

RECUEIL
DES
NOTICES ET MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DE LA
PROVINCE DE CONSTANTINE

IV^e VOLUME DE LA DEUXIÈME SÉRIE

1870. — QUATORZIÈME VOLUME DE LA COLLECTION



CONSTANTINE

L. ARNOLET, Libraire-Editeur, rue du Palais

ALGER
BASTIDE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Place du Gouvernement

PARIS
CHALLAMEL AÎNÉ, ÉDITEUR
30, rue des Boulangers

1870

965.5
5678r
V.14
1870

Dans la portion à l'occident de Gigelli, une série de roches basses, uniformément placées comme les pierres d'un quai, déterminent le cordon de la côte. Dans l'intervalle de la ville aux îles Cavallo, Djezair-el-Kheïl, on ne trouve à signaler que deux petites criques, où les caboteurs viennent quelquefois chercher un abri : la baie orientale est celle qui présente le plus de commodité et de profondeur.

Les îles Cavallo sont au nombre de sept ou huit ; mais une seule, *Djezira-el-Afia*, se fait remarquer par sa forme conique ; on y trouve aussi quelque verdure. Les autres ne sont que des roches arides, élevées à peine de quelques mètres au-dessus de l'eau et très rapprochées de la terre. Visconti, Ferrer et l'auteur inconnu de la carte pisane publiée par M. Jomard, ne mentionnent que la plus grande des îles Cavallo qu'ils appellent *Balaffia* ; mais, sur les cartes des navigateurs du quinzième siècle, tout le groupe est représenté avec le nom qu'il porte aujourd'hui.

Les navires surpris par le mauvais temps, peuvent trouver un refuge momentané derrière l'île *Afia*. L'abri est convenable contre les vents d'est ; mais le fond est inégal, et le monillage n'offre une grande sûreté qu'aux bâtiments d'un faible tirant d'eau.

Après avoir doublé le cap Cavallo, le *Ras-Mazr'iten* d'Edrissi (le promontoire *Audon* de Ptolémée), on pénètre dans le golfe de Bougie. Rien de plus imposant que le spectacle de la côte. Un vaste amphithéâtre de montagnes escarpées apparaissent dans l'éloignement ; presque toutes ont leurs sommets hérissés de roches nues ; quelques-unes conservent de la neige jusqu'au mois de juin : au-

dessous de la zone des rochers et des neiges, règne un large bandeau de forêts; plus bas, commence la zone des arbres cultivés; enfin les derniers gradins sont occupés par des champs de blé, d'orge, de maïs. Sur ce fond majestueux, se détachent quelques accidents remarquables: à l'est, entre autres, c'est le mont Babor, aplati au sommet en forme de table, sillonné sur ses flancs de rides profondes, et qui se dresse à une hauteur de 1965 mètres; les rayons obliques du soleil teignent en couleurs les plus variées toutes ces découpures, qui se profilent d'une manière bizarre sur l'azur du ciel.

La côte, au-delà du cap Cavallo, descend vers le sud-ouest, en présentant une suite de falaises rocheuses dominées par les terres de l'intérieur; à mi-côte, on remarque de grands espaces cultivés. Entre le promontoire et l'île de Mansouria, on trouve une baie très ouverte, où l'on peut mouiller dans un cas de nécessité. Mansouria, est l'ancienne *Choba* des Itinéraires.

Edrissi parle de Mansouria, *château fort au fond d'un golfe*. La baie n'est pas grande, mais on peut y mouiller, en sûreté; une île peu élevée, communiquant à la terre par une chaîne de rochers à fleur d'eau, forme comme une espèce de môle et abrite le port contre les vents du large. Cette île est représentée dans les portulans italiens et dans l'atlas de Ferrer. Au fond du golfe, on remarque l'embouchure d'une rivière, l'oued Mansouria, qui est probablement le fleuve *Sisar* de Ptolémée. Ce nom est d'origine phénicienne, et signifie la rivière rouge. Les marchands de la Méditerranée allaient autrefois à Mansouria, chercher des céréales et des bois de construction. Les montagnes qui avoisinent la baie, sont cou-

quatre autres dolmens au cap Cavallo, auprès d'une mine de fer en exploitation. On en voit également au sommet de la montagne des 'Arrès. Sur un plateau très large qui domine les environs, existent plusieurs belles fontaines qui alimentent une série de petits lacs. Les dolmens, avec leurs enceintes circulaires, sont à proximité. J'ai pu constater là, comme partout où j'ai fait des fouilles, que ces monuments, de forme dite celtique, n'étaient autres que des tombeaux; mais, jusqu'à présent, rien n'a pu nous fixer d'une manière définitive et concluante sur l'époque de leur construction et sur la race à laquelle il convient de les attribuer. On en est encore aux hypothèses, et on se demande si ce sont des monuments funéraires laissés par un flot de population qui aurait traversé l'Afrique à une époque reculée; où bien s'ils proviennent des soldats Gaulois servant dans les légions romaines, ou enfin, s'ils n'auraient pas été construits par les Vandales eux-mêmes. La première de ces hypothèses semble, en tous les cas, être la plus admissible, par la raison que ces nécropoles celtiques ou mégalithiques sont tellement nombreuses, en Tunisie, en Algérie et au Maroc, aussi bien dans la zone montagneuse que dans les plaines et le Sahara, qu'on ne saurait les attribuer qu'à une peuplade considérable, autochtone ou conquérante, ayant fait dans le nord de l'Afrique un séjour prolongé (1).

Auprès des dolmens de la montagne des 'Arrès, est un gourbi recouvrant les restes d'un marabout que les habitants des tribus voisines viennent visiter en pèlerinage.

(1) Voir, dans les *Recueils de la Société archéologique* de Constantine années 1863 et 1864, les notices que j'ai publiées sur les fouilles des dolmens du Ras-bou-Merzoug et autres lieux.